



BENNY BARBASH

*My First
Sony*

Σ

PRIX GRAND PUBLIC
SALON DU LIVRE 2008

À la découverte d'Israël

« Une chronique drôle et hyperréaliste d'une enfance et d'un bout de la société israélienne des années 80. » Nathalie Levisalle, *Libération*

« La verve et la profondeur du roman offrent un passionnant miroir de la société israélienne. » Dominique Le Guilledoux, *Le Monde des Livres*

« Une saga douce-amère, cocasse et déconcertante. » *Le Figaro Littéraire*

LIBÉRATION

jeudi 6 mars 2008

BENNY BARBASH

«En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public»

Jusqu'à présent, les romans de Benny Barbash étaient moins romanesques que son histoire familiale. Dans *My First Sony*, son premier livre publié en France, tout n'est pas autobiographique. Ses parents n'ont jamais été des ultrabéginistes, sa famille avait au contraire de «*profondes racines dans le Parti travailliste*». En revanche, l'expérience du jeune Israélien dans un lycée de Buenos Aires, c'est lui. Son père voyageait, la famille suivait, notamment en Amérique du Sud dans les années 60. «*Il était censé travailler pour le ministère des Affaires étrangères*». Un espion? En fait, explique-t-il, «*il a été impliqué dans l'enlèvement d'Adolf Eichmann en 1960 et dans l'assassinat du nazi Cukurs en 1965 en Uruguay*». Bar-

bash se souvient très bien, il avait 14 ans, il a été réveillé en pleine nuit et transféré avec sa mère et sa sœur dans une villa de Montevideo, où il est resté vingt-quatre heures sans rien d'autre à faire que de regarder la télé. Et voilà que tout à coup il se retrouve face à une image plein écran: le visage de son père, recherché par la police. La famille a été exfiltrée en Suisse, le père les a rejoints deux semaines plus tard.

Il n'y a rien de ça dans *My First Sony*, pas d'espions, pas de nazis, juste une enfance ordinaire, mais, d'une certaine manière, toute l'Histoire – et la préhistoire – du pays qui défilent. Ce roman est une chronique

drôle et hyperréaliste d'une enfance et d'un bout de la société israéliennes des années 80. Avec d'irrésistibles scènes d'hystérie politico-familiale, avec un grand-père ami personnel de Begin, un père militant au mouvement la Paix maintenant et une mère carrément d'extrême gauche. Un jour où elle distribue des tracts sur Dizengoff, la grande avenue de Tel-Aviv, un vieux arrive et lui dit: «*Vous feriez mieux d'installer votre stand à Tel-Baroukh, et les Arabes vous y donneraient ce que vous recherchez. Il y a toujours quelqu'un pour dire cela, et Maman et Maya se mettent alors à crier aux gens qu'ils sont des fascistes, et le rescapé de service surgit aussitôt et remonte sa manche et leur montre son numéro d'Auschwitz et crie que, s'il vous plaît, on ne le traite pas de fasciste, pas lui, s'il vous plaît!*»

My First Sony montre de manière délicieusement précise et moqueuse le mélange de chaleur et de solidarité, d'intrusion et d'hystérie qui semble la base des relations sociales dans le pays. «*En Israël, il est quasi impossible de tracer une ligne entre privé et public*», confirme Barbash. Tout passe par les oreilles – et le Sony – de Yotam, 10 ans. Grâce à lui, on entend toutes les voix et tous les sons de son univers. Il y a le père, Don Juan pathologique, le grand-père, nationaliste fanatique, la mère exaspérée, le psychologue familial pontifiant, les manies, les obsessions et les désirs de chacun qui entrent en collision et rebondissent avec plus ou moins de bonheur.

Avant même d'être écrivain, Barbash, 57 ans, est scénariste pour le cinéma et la télévision. En Israël, ce roman est le deuxième qu'il a publié, il en a écrit deux autres, très influencés par la guerre du Kippour, «*une expérience traumatique pour moi et pour le pays en général*». Il vient de finir le quatrième: sorte d'hommage au Nez de Gogol, il raconte de manière réaliste l'histoire surréaliste d'un homme qui a une branche d'olivier dans l'oreille et qui, pour comprendre ce qui lui arrive, va jusqu'en Cisjordanie consulter un vieux fermier arabe.

My First Sony, Zulma, traduit par Dominique Rotermund, 475 pp., 20 euros.

Envoyée spéciale à Tel-Aviv

« NATALIE LEVISALLES

vendredi 14 mars 2008

Avec des yeux d'enfant Yotam, 10 ans, et la violence du théâtre des adultes

My First Sony est une savante déambulation enfantine. Le narrateur Yotam, âgé de 10 ans, survit dans Israël des années 1990 grâce à un magnétophone portable, à son talent d'archiviste et à sa curiosité hors pair pour le monde des grands. Son père, Assaf, dramaturge et écrivain en panne, se perd dans l'érotomanie, hanté par le long silence de sa vieille mère rescapée de la Shoah. Sa mère, Alma, une architecte, panique à l'idée d'être abandonnée par son mari et tente de comprendre sa douleur. La victime de cet échec sentimental n'est jamais celle que l'on croit...

Au micro de Yotam, les femmes, réunies en « comité barbecue,

embrochent sur leurs langues les couilles du dernier amant en date ». Surgit Yaël, survivant de Treblinka, « les yeux brillants et malins », « une dent en or et un sourire d'escroc ». Assaf se lance à corps perdu dans sa biographie et « pète un plomb » en sortant, la nuit, avec la femme de celui-ci immobilisé en dialyse, tout en laissant ses enfants dans la nature. La petite Naama, 4 ans, en fera une crise d'asthme quasi mortelle. Assaf s'enferme dans la solitude et finit par se pendre.

Benny Barbash garde du début à la fin une voix et un regard de mioche, imbriquant vertigineusement les séquences du passé et du présent. L'utilisation du magnétopho-

ne pour enregistrer « les conversations des grands » permet un jeu de Yo-Yo entre maturité et immaturité, un va-et-vient entre l'univers d'un enfant et le théâtre des adultes, un art de sonder la complexité.

My First Sony, roman de Benny Barbash

Traduit de l'hébreu par Dominique Rotermund, 476 p., 22 €

La verve et la profondeur du roman offrent un passionnant miroir de la société israélienne. L'enfant cherche à comprendre son père, pris en tenaille entre son propre père, qui l'accuse de lâcheté politique pour avoir trahi le Bétar

de son enfance et rejoint l'organisation La Paix maintenant, et sa femme, qui lui reproche de servir comme officier de réserve dans l'armée alors que lui-même considère que c'est un sale travail. Assaf aura tenté en vain d'empêcher son frère de sombrer dans la religion ultra-orthodoxe, une infamie pour cette famille viscéralement attachée à la laïcité.

Derrière les disputes, on lit un débat captivant. Yotam distille une tendresse infinie pour des personnages aussi opposés et parvient à un grand degré de sagesse, s'exclamant à la vue du corps de son père pendu : « Maintenant, il (a) tout le temps du monde. »

Dominique Le Guilledoux

jeudi 6 mars 2008



ISRAËL

Trente-neuf auteurs israéliens, écrivant en hébreu, seront à Paris du 13 au 19 mars, invités d'honneur du Salon du livre. Le choix de cette langue, la plus parlée du pays, mais pas la seule, ajouté

au 60^e anniversaire de la création de l'État d'Israël, ont suscité une vive polémique dans le monde arabe (*voir en page 2*). Si l'on s'en tient au point de vue strictement littéraire, une constatation s'impose : la littérature hébraïque moderne, profane, avec un siècle d'existence

seulement, fascine par sa diversité, son dynamisme et sa grande qualité. À la fois conventionnelle et révolutionnaire, confrontée en permanence au poids de l'histoire – de la Shoah aux différentes intifadas, en passant par les guerres israélo-arabes –, la littérature

hébraïque, possède en Amos Oz, Aharon Appelfeld et Avraham B. Yehoshua, des figures majeures, dignes du prix Nobel. Derrière eux, la relève est assurée. Scrutant leur société, ses tabous et ratés, les Keret, Leshem, Govrin, Gutfreund marquent les esprits.



My First Sony
de Benny Barbaash
traduit par Dominique Rotemund
Zulma, 480 p., 22 €

■ Dans les années 1980, des milliers d'enfants ont joué avec un My First Sony, petit magnétophone aux couleurs vives. Ici, Yotam, garçonnet grassouillet et complexe de la moyenne bourgeoisie de Tel-Aviv, l'utilise afin d'enregistrer tout ce qu'il entend. Les disputes familiales, les coucherics du père ou les tensions politiques : sa mère se fait traiter de gauchiste par le grand-père, membre du Likoud et, dans une dispute mémorable, son père compare Begin à Arafat... Troublé par les adultes, ce qu'ils clament comme ce qu'ils taisent, Yotam enregistre, au propre et au figuré, ces détails. Il incarne parfaitement une seconde génération israélienne post-Shoah, celle qui a reçu en héritage angoisses politiques, doutes religieux et non-dits. « Pour qu'un cri ou un son existent, il faut une oreille pour les entendre », nous rappelle l'attachant Yotam, dans cette saga douce-amère, cocasse et déconcertante.

J. L.

3 janvier > ROMAN Israël
**Enregistrements
 immédiats**

Grâce aux éditions Zulma, nous pouvons prendre connaissance de l'œuvre de l'Israélien Benny Barbash. Né en 1951 à Beer-Sheva, au nord du pays, et installé à Tel-Aviv, celui-ci a publié trois romans, dont l'excellent *My first Sony* (1994). Traduit en Angleterre, en Allemagne, en Grèce et en Italie, puis adapté au cinéma par Uri Barbash, le frère de l'écrivain, avec l'acteur Yoram Hattab (vu dans *Kippour* et *Kadosh*), il nous parvient enfin aujourd'hui.

Yoram, le jeune héros de Barbash, a quelques soucis. S'il n'est pas apathique, il souffre d'« *un petit problème de coordination des bras* » et de surcharge pondérale. Surtout, Yoram doit composer avec une famille haute en couleur. Auteur et metteur en scène de théâtre, papa semble ne plus avoir d'histoires à écrire et délaisse fréquemment le domicile conjugal pour retrouver d'autres femmes.

Originaire d'Argentine, Maman fume comme un pompier et s'énerve pour un rien. Avec son frère Shaoul, qui a besoin d'être aimé du monde entier, et sa sœur Naama, Yoram accompagne ses parents à une thérapie familiale, cent vingt-quatre shekels la séance, une idée de maman pour essayer de maintenir l'unité du foyer.

Le jeune garçon possède un magnétophone à cassettes qu'il trimalle partout, un cadeau de son père: « *alors que j'étais très malade, lorsque j'étais encore tout petit* ». L'appareil fut violemment jeté à terre par papa qui dut en acheter un second plus perfectionné en pleine nuit.

Grâce à son Sony, Yoram enregistre ce qu'il estime intéressant autour de lui. On saura donc tout des altercations entre grand-père et papa, où le premier traite Arafat d'assassin et le second voit en Begin un terroriste. Ou de grand-mère, dont la mère tenait à Berlin un salon de coiffure de 1923 à 1936, qui fut appelée à témoigner au procès d'Eichmann.

Drôle et émouvant, inventif et instructif sur l'histoire d'Israël et son quotidien décrit de l'intérieur, *My first Sony* révèle un romancier doué, profond et subtil.

AL. F.

Benny Barbash

My first Sony

ZULMA

TRADUIT DE L'HEBREU

PAR DOMINIQUE ROTERMUND

TIRAGE: 5 000 EX.

PRIX: 20 EUROS; 464 P.

ISBN: 978-2-84304-434-2

SORTIE: 3 JANVIER

